**[35 kilos d'espoir: Gavalda, Anna](https://archive.org/details/isbn_9782747006606)**

Je hais l’école.

Je la hais plus que tout au monde.

Et même plus que ça encore… Elle me pourrit la vie.

Jusqu’à l’âge de trois ans, je peux dire que j’ai été heureux. Je ne m’en souviens plus vraiment, mais, à mon avis, ça allait. Je jouais, je regardais ma cassette de Petit Ours Brun dix fois de suite, je dessinais et j’inventais des milliards d’aventures à Grodoudou, mon chien en peluche que j’adorais. Ma mère m’a raconté que je restais des heures entières dans ma chambre à jacasser et à parler tout seul. J’en conclus donc que j’étais heureux.

A cette époque de ma vie, j’aimais tout le monde, et je croyais que tout le monde s’aimait. Et puis quand j’ai eu trois et cinq mois, patras, l’école !

Il paraît que le matin, j’y suis allé très heureux. Mes parents avaient dû me bassiner avec ça pendant les vacances : « tu as de la chance mon chéri, tu vas aller à la grande école… » « Regarde ce beau cartable tout neuf ! c’est pour aller à ta belle école ! » et gnagnagna… Il paraît que je n’ai pas pleuré. (Je suis curieux, je pense que j’avais envie de voir ce qu’ils avaient comme jouets et comme Légo) Il paraît que je suis revenu enchanté à l’heure du

déjeuner, que j’ai bien mangé et que je suis retourné dans ma chambre raconter ma merveilleuse matinée à Grodoudou.

Eh bien, si j’avais su, je les aurais savourées, ces dernières minutes de bonheur, parce c’est tout de suite après que ma vie a déraillé.

— On y retourne, a dit ma mère.

— Où ça ?

— Eh bien… A l’école !

— Non.

— Non quoi ?

— Je n’irai plus.

— Ah bon… Et pourquoi ?

— Parce que ça y est, j’y suis allé et j’ai vu comment c’était, et ça ne m’intéresse pas. J’ai plein de trucs à faire dans ma chambre. J’ai dit à Grodoudou que j’allais lui construire une machine spéciale pour l’aider à retrouver tous les os qu’il a enterrés sous mon lit,

alors je n’ai plus le temps d’y aller.

Ma mère s’est agenouillée, et j’ai secoué la tête.

Elle a insisté, et je me suis mis à pleurer.

Elle m’a soulevé, et je me suis mis à hurler.

Et elle m’a donné une claque.

C’était la première de ma vie.

Voilà.

C’était ça, l’école.

C’était le début du cauchemar.

Cette histoire, j’ai entendu mes parents la raconter un milliard de fois. A leurs amis, aux maîtresses, aux profs, aux psychologues, aux orthophonistes et à la conseillère d’orientation. Et à chaque fois que je l’entends, ça me rappelle que je ne lui ai jamais construit, son détecteur d’os, à Grodoudou.

Maintenant j’ai treize ans et je suis en sixième. Oui, je sais, il y a quelque chose qui ne va pas. Je vous explique tout de suite, ce n’est pas la peine de compter sur vos doigts. J’ai redoublé deux fois : le CE2 et la sixième.

L’école, c’est toujours le drame à la maison, vous pouvez imaginer… Ma mère pleure et mon père m’engueule, ou alors c’est le contraire, c’est ma mère qui m’engueule et mon père qui ne dit rien. Moi, ça me rend malheureux de les voir comme ça, mais qu’est-ce que je peux faire ? Qu’est-ce que je peux leur dire dans ces cas-là ? Rien. Je ne peux rien dire parce que si j’ouvre la bouche, c’est pire que tout. Eux, ils ne trouvent qu’une chose à répéter comme des

perroquets : « Travaille ! »

« Travaille ! » « Travaille ! » « Travaille ! » « Travaille ! »

D’accord, j’ai compris. Je ne suis pas complètement crétin, quand même. Je voudrais bien travailler ; mais l’ennui, c’est que je n’y arrive pas. Tout ce qui se passe à l’école, c’est comme si c’était du chinois pour moi. Ça rentre par une oreille et ressort par l’autre. On m’a emmené voir des milliards de docteurs, pour les yeux, pour les oreilles, et même pour le cerveau. Et la conclusion de tout ce temps perdu, c’est que j’ai un problème de concentration. Tu parles ! Moi je sais très bien ce que j’ai, il suffit de me le demander. Je n’ai pas

de problème. Je n’en ai aucun. C’est juste que ça ne m’intéresse pas.

Ça ne m’intéresse pas. Point à la ligne.

J’ai été heureux une seule année à l’école, c’était en grande section de maternelle avec une maîtresse qui s’appelait Marie. Elle, je ne l’oublierai jamais.